

New Europe College Yearbook 1994 – 1995



IRINA BĂDESCU
VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN
VIRGIL CIOMOȘ
ANDREI CORNEA
ANDREI KERTESZ
OANA SĂLIȘTEANU CRISTEA
ELENA SIUPUR
DAN SLUȘANSCHI
ROXANA SORESCU
CĂTĂLINA VELCULESCU

New Europe College Yearbook 1994–1995

IRINA BĂDESCU
VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN
VIRGIL CIOMOȘ
ANDREI CORNEA
ANDREI KERTESZ
OANA SĂLIȘTEANU CRISTEA
ELENA SIUPUR
DAN SLUȘANSCHI
ROXANA SORESCU
CĂTĂLINA VELCULESCU



HUMANITAS
BUCUREȘTI

Cover design
IOANA DRAGOMIRESCU MARDARE

Editors
HORTENZIA POPESCU
DANIELA ȘTEFĂNESCU
VLAD RUSSO

© Humanitas & New Europe College, 1998

ISBN 973-28-0873-X

New Europe College can be found at
Str. Matei Voievod 18, 73222 București 3
Tel/Fax: +(40) 12107609/16425477
e-mail: nec@ap.nec.ro

Contents

IRINA BĂDESCU
Le froumain dans (tous) ses états

7

VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN
Die Kreuzzüge und ihr mongolisches Spiegelbild

33

VIRGIL CIOMOȘ
Temps et éternité

55

ANDREI CORNEA
De la comparaison des cultures

95

ANDREI KERTESZ
Provinzielle Kunst

153

OANA SĂLIȘTEANU-CRISTEA
Official Power Discourse in Post-totalitarian Romania
(December 1989 – October 1995)

179

ELENA SIUPUR
Die deutschen Universitäten und die Bildung der Intelligenz in Rumänien
und den Ländern Südosteuropas im 19. Jahrhundert

211

DAN SLUȘANSCHI

Mots-clés dans les documents et les chroniques latines
de l'Europe Orientale du XV^e siècle

247

ROXANA SORESCU

L'Europe — une idée récurrente de la culture roumaine moderne

265

CĂTĂLINA VELCULESCU

Die Tiersymbolik in der Wandmalerei der rumänischen Länder

289



IRINA BĂDESCU

Née à Cluj en 1938

Docteur ès lettres de l'Université de Bucarest (1979)

Conduit le Département de langue et de littérature françaises à la
Faculté de lettres de l'Université de Bucarest et dirige

les maîtrises en études canadiennes

Président exécutif de la Société roumaine pour l'étude du XVIII^e siècle

Auteur d'un *Cours de littérature française. Le XVIII^e siècle* (2 vols.),
de maintes études sur les lettres françaises pour des volumes collectifs,

ainsi que de nombreux essais comparatistes publiés

dans des revues roumaines et françaises

Traductrice d'importantes œuvres

d'auteurs français — Nerval, Barbey d'Aureville, Tournier

Adresse: Facultatea de Limbi și Literaturi Străine

Catedra de limba și literatura franceză

Universitatea București

Str. Edgar Quinet 5-7, 70106 București, România

Tel. + (40) 1 6143508; fax. + (40) 1 3121313

Le froumain dans (tous) ses états

Ce travail est dédié à tous ceux qui ont vécu l'avant-guerre comme l'âge de raison ; fût-ce dans la frivolité ou le drame ; qui ont fait ensuite la traversée du désert comme l'âge de la peur et vivent encore pour témoigner de ce que le différent est au propre ce qu'est le sel au pain ou aux larmes : il corse la douceur de vivre et donne un sens à l'épreuve.

*

Le froumain n'est pas une fiction ou une nostalgie puriste — mais où sont les normes d'antan ? — qui rejoindrait l'heureuse formule du prêt-à-porter. Le mot veut bien dire ce qu'il dit : à savoir, qu'il existe un jargon du roumain, ou un pidgin, voire un créole du français, qui s'entend, persiste, fonctionne et qu'utilise un certain nombre de personnes, en Roumanie et en France, aujourd'hui comme il y a à peu près deux siècles, dans l'écrit — correspondances, surtout privées mais pas uniquement, témoignages, récits de vie — aussi bien, et plus particulièrement peut-être, qu'oralement, dans le quotidien. Que le froumain ne soit pas enregistré, analysé et classé par les linguistes n'est pas qu'une affaire de mode scientifique qui, elle, se pense immortelle. Le froumain fait partie de ces affleurements d'une culture portés par la force symbolique : le symbole *fait signe*, il ne l'est pas (Paul Ricœur) ; ces affleurements sont donc d'entrée de jeu fragiles, périssables ; si on les enregistre, c'est que leur fin rôde. Autrement dit, le froumain est tout d'usage, il s'épuise en celui-ci. Il est aussi, par voie de conséquence, constitutif de façons de dire, façons de faire, d'autres façons aussi peut-être. En lui s'abolissent les distances — ou distinctions — de tous types entre ce qu'on appelle classiquement la culture « française » et la culture « roumaine », deux entités telles que les distingue une vue de l'esprit, scolaire et certes réconfortante au premier abord, mais compliquée à déchiffrer car comportant des *a priori* qui ne sont plus les nôtres. Par exemple, le concept d'« influence » ou même celui, plus récent, d'« horizon d'accueil » : concepts trop forts ou trop idéologisés pour le froumain qui, lui, se feuillette au (bon) mot, à la causerie, rarement au texte, et à l'écoute d'accents intonatoires, au geste naturalisé, aux appellatifs en cours.

Le froumain n'est donc que la manifestation de ce qui a été exploré sous les noms divers de « confluences », « contacts » franco-roumains, « francophilie — francophonie » roumaine, etc., avec toute la raideur disciplinaire de mise et le souci des « faits », des « documents » de poids. Un poids en train, peut-être, de l'écraser. Car dans l'usage, le fugitif prime le fait, c'est même par là que commence l'interrogation. C'est au détour de la dérive des discours « bien formés » que surgit une mentalité, une figure, une maîtrise sauvage de la litote ou une surenchère de l'hyperbole, révélant plutôt que fixant cette sous-conversation qu'est l'interculturel et que l'histoire claire n'entend pas distinctement.

Il y a certes là-dedans beaucoup de subjectivité, à un moment où le sujet est à tout le moins en crise un peu partout. Le froumain l'aidera peut-être à se retrouver, ne serait-ce que « sur les bords », dans un lieu de l'Europe qui est à la fois de chez lui et d'ailleurs.

I

Au commencement était Babel

Les historiens font remonter l'apparition du français dans les Principautés Roumaines au dernier quart du XVIII^e siècle et en situent le noyau dans les chancelleries princières qui, après le latin et l'italien — mais pendant un bon moment encore simultanément — passent à l'utilisation du français en tant que langue de la diplomatie. Ces chancelleries relèvent encore à ce moment-là de ce qu'on est convenu d'appeler l'Empire ottoman, quel que soit le statut politique — et, à plus forte raison, l'effet politique sur le terrain — de ses diverses provinces.

C'est dire qu'il n'y a pas de source locale d'« origine », de début d'« influence » ainsi que le rêvait l'historiographie du XIX^e siècle, mais une approximation, par circuits politiques interposés : circuits d'autant plus faciles à récupérer par l'idéologie, la légende ou la fiction (donc à rejeter par l'histoire) qu'ils ne s'offrent à nous que par fragments.

A partir d'une, mettons, deuxième étape de cette approximation, il devient possible d'en identifier quelques agents (ou personnages) : ce sont les « secrétaires confidents » de l'Ambassade de France à Constantinople, dont le va-et-vient commence à localiser les brumes politico-frontalières d'un pouvoir tentaculaire et trace en pointillé une carte sur laquelle les capitales des Principautés deviennent lisibles. Aux abords de la fin du XVIII^e siècle, la Porte n'utilise déjà plus le seul langage des armes : dans la diplomatie de l'intervalle, c'est le grec qu'elle promeut pour la signifier. Le grec et le Grec. Curieux d'intrigues et faiseur d'histoires, polyglotte et maître d'argumentation, s'adaptant partout et sans cesse disposé à repartir, celui-ci semble avoir fourni le modèle même de la fonction de dragoman, lieu de parole, de négociation et de trêve.

Or, ce n'est pas là ce que couvre, en français, le « secrétaire », petit meuble muet, servant à l'écriture, ne se déplaçant qu'avec son possesseur et bourré de tiroirs dont celui-ci seul connaît la secrète mécanique. Y associer l'idée de « confiance » c'est, de plus, l'investir d'un rôle dramatique — au sens, une fois de plus, grec du terme — d'une capacité d'action que le théâtre classique français avait modelée d'une façon exemplaire : espionnage et complicité ; aptitude à la manipulation, profil du meneur de jeu à l'écoute sur scène et facteur d'actes en coulisses, tout désigné pour faire son profit de la maîtrise des événements ; mais aussi, une fois le jeu achevé, en voir retomber sur lui les conséquences, c'est-à-dire se faire rejeter par un jugement, fût-il, celui-ci, politique ou moral, esthétique ou économique.

Le grec (et son agent le « Levantin », quelle que soit l'origine de celui-ci, simplement parce qu'il transmet et « traduit » le langage du pouvoir ottoman dans les marches orientales de l'Europe en travail de la modernité) est la langue véhiculaire par excellence dans ces contrées ; et ceci, pendant une longue période, qui déborde largement, en aval comme en amont, l'époque dite phanariote. C'est par rapport au grec, première langue d'enseignement, que l'italien, puis le français, font leur entrée dans l'éducation des enfants princiers, des boyards, en tant que « langues étrangères » (le latin y figurera, un peu plus tard, au même titre). La série reste inchangée dans les premières écoles privées. C'est également à partir de traductions en grec que se réalisent les premières « lectures françaises » des boyards valaques et moldaves désireux de s'instruire et curieux des différences. Et c'est très souvent et en grec et en roumain que les traducteurs des premières décennies du XIX^e siècle s'exercent à donner leurs versions d'ouvrages français.

Le Levantin apparaît donc, sous les premiers signes de la modernité, comme un intermédiaire culturel-type, du moins dans les Principautés Roumaines. Objet hybride, à la fonction dynamisante et théâtralisée par son rôle d'interprète, ses traits sont tout ensemble effacés par la surimpression de ses multiples variantes et captifs d'effigies symboliques qui vont de Judas au bouc émissaire en passant, par exemple, par le Narcisse de *Britanicu* (première traduction roumaine en 1827). C'est sur ses traces qu'il faut, semble-t-il, cheminer pour explorer ce que nous pouvons appeler l'imaginaire linguistique des Roumains. Et c'est fort probablement la raison pour laquelle, dès que l'idée nationale se fut incarnée — autour et dans le sillage de l'idéologie quarante-huitarde — le grec, mais surtout son agent¹, se retrouva chargé de toutes les tares politiques, de tous les malheurs sociaux, vilipendé comme le métèque par excellence, l'« aventurier sans feu ni lieu », le « vampire du peuple ». Toutes ces accusations jouent, d'une part sur les compétences plurilingues qu'il possède de par sa fonction d'origine dans la cité, celle de dragoman ; et d'autre part sur ses affaires, surtout concernant les biens terriens ; mais nous retrouverons le même problème, un peu plus bas,

à propos des Français implantés en Pays Roumains. Sous l'angle linguistique, c'est donc du fait même de son usage de *koïné* que le grec est refoulé au fur et à mesure que s'avance l'idée nationale; plus précisément, en tant que langue de traduction. Car en cette qualité, son rôle culturel avait consisté à retenir, par la vertu d'une sociabilité réticulaire, étendue sur l'horizontale, ces vastes plaines innommées qu'étaient les « provinces danubiennes »: ainsi qu'une maigre haie d'acacias retient la dérive du « baragan ». Et, en les retenant, d'y semer le différent dans le propre, l'étranger chez soi: Babel avant Eminescu.

*

Il est possible, semble-t-il, de distinguer entre la vocation « pyramidale », hiérarchisante du latin, telle qu'elle s'est manifestée en Occident, mais aussi dans l'Empire autrichien et par conséquent, pour une large part, en Transylvanie, et la vertu proprement réticulaire, de dissémination, peut-être celle de *koïné* seconde « civile » noyautée par le slavon d'église, du grec. Ceci aussi pour justifier notre choix exclusif de la destinée du roumain dans les Principautés, voire en priorité en Valachie. Dans l'Empire autrichien, organisé conformément à une logique pluri-ethnique qui récupère et prolonge une structure corporative étoffée, le latin bénéficie du double prestige de langue de la politique impériale et de l'église de tutelle. Les églises réformées, drainant les diverses langues et leur enseignements dans cette Babel moderne aux étages cependant bien précisés et à la cohésion maintenue *manu militari* se sont coulées dans un moule d'enclavements culturels pour ainsi dire préexistant. La revendication de latinité du roumain mise en œuvre par l'École Transylvaine a donc ses références dans un système multilingue et multiculturel codifié comme tel et où, quelque mineur, « humilis », qu'il fût, le roumain avait sa place, son propre par rapport à l'ensemble. Le latin plane au-dessus comme l'archétype même de l'originnaire: ésotérique, lointain, indélébilement lié à l'écrit, voire au lapidaire — dans le sens le plus complet du terme. On est loin du latin tel que pratiqué dans les chancelleries valaques et moldaves dans les dernières décennies du XVIII^e et au début du XIX^e siècles: il n'a pas, celui-ci, le prestige du latin d'outremont, que l'on ne peut s'empêcher de rapprocher de l'éclat dont s'entoure, en France par exemple, le langage du « sublime ». Il fait plutôt, et essentiellement, figure de langue de spécialité, destinée aux relations — et même pas à toutes — diplomatiques. Grec, latin, puis italien et français, slavon, ramifient leurs circuits fonctionnels dont la relation est de simple contiguïté: les Principautés constituent sous cet aspect une Babel étale, un réseau mouvant délimité par les usages et qu'« aplatissent » encore plus, en le diversifiant, la période phanariote en Valachie et l'occupation russe en Moldavie.

Il semble donc qu'il y ait une différence d'organisation de l'imaginaire linguistique des Roumains entre l'« ensemble » transylvain, pointant la verticale, le « rocher d'élévation » du latin originnaire, et les plages de « rase campagne » des moldo-valaques, dérivant avec leurs routes sans cesse déplacées — par les incursions ottomanes, les pillages des convois, les incendies des terres — où la poussière efface les toponymes et dont les repères changent avec les saisons. Peut-on avancer ici l'hypothèse que, dans cette Babel étale, qui coule et s'écoule, le besoin se fit sentir d'un échafaudage de théâtralité, distribution des rôles et parcours de « théâtre dans le théâtre » à même de fixer une scène — un paysage — une description, de susciter, pour corser la vie citadine, des événements — comme on dit « événement mondain » — et de cibler une figure, un « héros » à imiter afin que le descriptif ne prenne pas toute la place, un modèle à suivre afin qu'on ne s'égaré pas dans une intériorité de « l'entre — deux »? (Soit dit en passant, il est assez étonnant de constater combien adaptée est la description que Pascal donne de cette intériorité « dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».) Enfin, une théâtralité pour porter un jugement, afin qu'il ne faille pas attendre le dernier. Le « principe de publicité » n'est peut-être qu'une mise en système et en impératif du moment plus ou moins précis où, dans une culture, des assistants, des « regardants » tentent d'escalader les tréteaux pour y jouer leur rôle ruminé en silence.

Dans l'ordre des faits et preuves, la prédilection roumaine pour le théâtre français est, en effet, frappante. Plus encore: la scène — tréteaux ou, plus récemment, plateau — est probablement le domaine où, depuis le début du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, il y a eu le maximum de relations d'échanges, au sens plein du terme, entre les deux cultures. Les exemples sont légion, dans les deux directions: depuis le succès statistiquement plus grand, plus rapide et plus constant des pièces et des troupes théâtrales françaises auprès du public roumain par rapport à tout autre répertoire occidental, en passant par les traductions de pièces françaises (surtout au XIX^e siècle) et jusqu'aux relations institutionnelles, aux « fortunes dramatiques » d'acteurs et dramaturges roumains en France. De la vogue du vaudeville et du mélodrame à la monumentalité de Ionesco et au prototype Elvire Popesco, aux gloires De Max ou Yonnel. La censure communiste a frappé plus brutalement le théâtre que le reste de la littérature française et ceci, non seulement en ce qui concerne la représentation, mais également la traduction. Et parmi les gens de théâtre qui ont choisi de s'exiler durant cette même période, l'écrasante majorité ont à tout le moins respiré d'abord un bon coup en France s'ils ne s'y sont pas fixés. Ces « affinités électives » ont resurgi après décembre '89 avec plus d'intensité et pourtant l'ambiance culturelle actuelle n'est plus à la francophilie inconditionnelle. Il semble que, même si l'enseignement du/en français, la presse, l'activité diplomatique et culturelle, bref tout ce qui a fait de l'entre-deux-guerres l'âge d'or de la francophonie-francophilie

roumaines, ait modifié — pour ce qui est du théâtre — les dispositions d'attente du public ; même avec ces distorsions qui mériteraient, chacune, que l'on s'en occupât de près, ce soit dans le théâtral que le froumain se trouve effectivement dans ses états, et sans discontinuer, tout au long de deux siècles.

*

Pour en revenir au processus d'investissement fonctionnel « spécialisé » des langues en contact, celui-ci devient de plus en plus évident à mesure que se multiplient et diversifient les facteurs d'approximation². Dans ce sens, on peut distinguer plusieurs étapes : une première, déjà évoquée. Une deuxième où les agents du français sont principalement, mais non pas de façon exclusive, les secrétaires « conseillers privés » des princes du Phanar régnant dans les Principautés. Une étape qui va des dernières années du XVIII^e jusqu'en 1821, que couvrent les retombées de la politique napoléonienne, puis celles du Congrès de Vienne face à l'Est et que limite conventionnellement le mouvement « zonal » de l'Hétairie. Une troisième étape irait jusqu'à l'Union des Principautés (1859), mais tourne toute entière autour de 1848 : puisque c'est là le point d'émergence et le moment inaugural de la commune frontière mentionnée. On y trouve toujours, en tant qu'agents du français, les secrétaires privés auprès des cours princières ; mais aussi et surtout sont-ils relevés par les maîtres de français attachés à ces cours, et, très vite, par un enseignement, privé puis public, planté dans le monde de l'élite politique locale ; y font leur apparition les premières troupes théâtrales françaises. En bref, c'est là l'étape de contacts institutionnels, d'une prise de conscience culturelle au sens large.

L'approximation évoquée plus haut ne dessine pas une « avancée » du français mais obéit plutôt à une logique d'intégration, à une espèce de structure en « écailles de poisson » qui appelle quelques commentaires visant, de façon modeste, la direction qu'empruntent les tracés du français plus qu'un débat de fond qui déciderait si, oui ou non, il y a eu « acculturation ».

A travers la politique diplomatique, consulats et ambassades, chancelleries princières ou secrétariats aux affaires « hors pays », il semble que le français, langue de correspondance privée, de rapports et de notes de « surveillance » politique, militaire ou autre ou encore relations de la « police des étrangers »³ représente le volet réservé, privé ou secret, « le côté jardin » pour ainsi dire, de la scène où le grec circule en tant que langue officielle de traduction. Aussi bien à Constantinople, voire à Vienne ou Saint-Petersbourg, dans les milieux politico-diplomatiques cosmopolites qu'aux cours voïévodales des Principautés roumaines. D'autre part, les agents qui ont pris la relève des secrétaires confidentiels des princes, maîtres et précepteurs — dont certains ont sans doute joué les deux rôles simultanément — estiment, avec leurs employeurs, qu'il est nécessaire

qu'une même personne enseigne et le grec, et le français, ou l'italien, bref la « langue étrangère » requise. (Soit dit en passant, le fait que dès l'abord le français ait été perçu comme langue étrangère par rapport non à la « maternelle », mais à une langue commune, suscite bien des questions : depuis la persistance d'une mentalité, aujourd'hui à peine moins évidente, concernant l'« intraductibilité » foncière du roumain jusqu'à celle qui a trait à une coupure, une mécontente originaire et inconciliable, entre les élites intellectuelles nourries à l'europpéenne, et l'ensemble de la société roumaine moderne.) Ajoutons à la remarque précédente le fait que, dès les années '60 du XVIII^e siècle, Galland notait dans son journal de voyage son étonnement de voir la magnificence des bals « à la française » donnés dans les milieux cosmopolites de Constantinople ; que, lors de l'occupation russe en Moldavie, à Iassy surtout, les officiers de l'armée du tzar ont appris aux jeunes boyards et aux femmes de l'aristocratie terrienne d'abord à danser, à s'habiller et à se tenir à table « comme font les Français » et bien plus tard, à parler leur langue ; que, enfin, parmi les critères de sélection de ces maîtres et précepteurs d'enfants princiers ou des boyards il semble qu'un personnage au prestige local d'érudition et qui était, de plus, frotté aux manières des cours, fût préféré à tout natif. Tout ceci, et bien d'autres faits du même ordre, nous permettent d'affirmer que le français se taille une place sur un territoire de « privacy », aux confins du public et de l'intime, bien moins en tant que langue proprement dite et plus comme code d'un groupe, d'une coterie qui tient à affirmer par là sa différence. Car, en tant que langue, le grec fait très bien l'affaire. Pour le français, essentielles sont les façons : de se présenter, de converser, d'en utiliser la mise en page fin prête pour accueillir, dans une société terrienne pétrie d'orientalisme, l'étrangeté de la vie citadine, les règles de la convivialité urbaine.

Par ailleurs, si l'on examine l'ordre de priorité des disciplines d'enseignement que princes et boyards désirent faire dispenser à leurs enfants en vue de les élever « à l'europpéenne », on s'aperçoit que le grec figure en premier, bien entendu, suivi de près des disciplines « dures », tandis que le français, l'italien (auquel peu à peu le premier se substitue), l'hellène et le latin (art oratoire) sont rangés aux côtés de la musique, parfois l'escrime, la peinture et la broderie, donc parmi les « habiletés ». Cet ordre reste quasiment fixe quant aux premières places, il s'amollit et devient capricieux pour ce qui est des dernières ; mais les deux « paquets » demeurent distincts. Cette réparation est, certes, plus évidente lorsqu'il s'agit de l'éducation des filles : la distinction des programmes d'études se retrouve très tôt, dès l'apparition des premières écoles princières, et se maintient jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, y compris dans les pensionnats. Notons également que nombreuses furent, à partir de la deuxième décennie du XIX^e, les écoles pour jeunes filles tenues et administrées par des femmes, le plus souvent des bourgeoises de souche française.

Avec la diversification des programmes d'études scolaires du XIX^e siècle, à partir du milieu du siècle à peu près, latin et hellène quittent le paquet « habiletés » pour en constituer un à part, parfois associés à l'histoire ou à la philo, d'après un modèle devenu courant un peu partout en Europe. Le français, lui, conserve sa place et voit augmenter son volume.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler qu'à l'époque communiste, le français a suivi, dans les programmes d'enseignement, une trajectoire curieusement semblable et dont les points forts ont été les suivants : repoussé en queue de liste, sinon éliminé carrément, en tant que langue « suspecte » d'un pays « capitaliste pourri » à l'époque du stalinisme pur et dur et de la guerre froide où le russe était la langue seconde par excellence, celle du pays « le plus avancé du monde »⁴, le français a été récupéré progressivement, regagnant sa place de première langue étrangère avec le dégel des années '60. L'affectivité dont est pétri le rejet du russe revalorise à la même aune la place de choix du français ; il y a même une espèce de surenchère compensatoire du français par rapport, cette fois, à l'anglais, dont le russe a favorisé la pénétration. Dans les années de la glaciation, le français se voit refoulé une fois de plus, mais par le raz-de-marée de l'idéologie national-communiste. Il conserve néanmoins ses enclaves institutionnelles et même en sa variante appauvrie, figée, des programmes scolaires bâtis par des apparatchiks ignares, il garde intact son prestige de « langue de civilisation et de culture » (au sens classique de ce dernier terme). Il continue à être perçu tout au long des années '80 comme participant du profil d'une certaine élite, mais sa connaissance, fût-elle approximative, déborde largement les élites intellectuelles proprement dites. L'exil aidant, et aussi les prises de position françaises contre l'idéologie totalitaire, le français gagne, dans ces années, une valeur supplémentaire, de langue « de résistance ».

Il y a là de quoi appuyer davantage l'hypothèse que, dès ses débuts dans les Principautés, le français a été moins une langue de savoir, autant dire de formation intellectuelle, une syntaxe de la pensée, et bien plus une langue de savoir-vivre ; il est également marqué, dès l'abord, comme « jargon », langage de coterie, volontiers chiffré. Il y a toute une histoire, encore vivante dans ses effets, des enclaves du français durant la période communiste, histoire de splendeur et de misère des années '60–'70 : c'est celle justement du dégel, d'une méconnaissance exposée en clivage intellectuel entre technicisme à teinte de gauche française et, d'autre part, nationalisme protochronisant. Elle a, cette histoire, partie liée avec le monde des lettres et des élites humanistes roumaines et se manifeste dans le syndrome '68 — mai français et août roumain, plus ou moins confondus.

Aussi bien, peut-on généraliser sans trop de risques d'erreur en affirmant que, dans l'espace roumain, les chances du français langue de civilisation ont été plus importantes, par rapport à sa composante intellectuelle : historiquement,

mais aussi socialement parlant. Plus importantes donc du côté des représentations du savoir et des « modalités » de celui-ci, en tant que voie d'accès à une élite, que du côté des formes, des institutions proprement dites du savoir.

Un exemple encore, et de taille : le système d'enseignement roumain, surtout mais non seulement, au niveau académique, relève du modèle allemand et non pas du modèle français. Des recherches sur la formation des élites roumaines dans la deuxième moitié du XIX^e siècle après l'Union des Principautés — font ressortir la stabilité, l'efficacité sociale des carrières assises sur des études en Allemagne ou à Vienne, par contraste avec celles où s'engagent des jeunes intellectuels au sortir de leurs études en France : intermittentes, conjoncturales, souvent arrêtées à mi-chemin, en bref guettées par le velléitarisme et la mondanité. Il en va probablement de même pour ce qui est des représentations du pouvoir, d'ailleurs solidaires des premières dans leur fonctionnement social. Là encore, l'entre-deux-guerres offre un terrain de chasse particulièrement riche, puisque l'on y retrouve la tension franco-allemande au maximum de son efficacité culturelle. Mais ceci est toujours une autre histoire, plus proche de celle des faits.

*

Ce que certains historiens, adeptes du progrès ou piégés par ses illusions, appellent « les débuts de la synchronisation » des Principautés à l'Europe et qu'ils situent, en général, à l'époque des Lumières déclinantes et de leur expansion par les guerres napoléoniennes est pour quelque chose dans le profil particulier du français tel que les Roumains l'ont accueilli et cultivé depuis. La distinction, par exemple, de l'être et du paraître véhiculée par la *vulgate* encyclopédiste et les formules vertuistes venait, paradoxalement⁵, conforter dans les Principautés une société en mal d'identité linguistique et d'image de soi, avide donc de collectionner les signes de reconnaissance (les « formes sans fond » diront un peu plus tard les représentants de Junimea et, avec eux, presque tous nos « classiques » fin de siècle) aussi précaires et hétérogènes qu'ils fussent. Le centre du pouvoir, noyau dur de la scène publique, étant sans cesse ou déporté à l'extérieur, ou attaché à la fragile circonstance — ce qui, pour l'imaginaire culturel, revient au même —, ces signes de reconnaissance semblent être extrêmement ténus, ne fonctionner que par à-coups et en surabondance, voire en un excès qui les déprime aussitôt qu'en usage. Aussi s'accompagnent-ils d'emblée de leur contestation : nous reviendrons là-dessus.

Ces signes, s'habiller, danser, etc. « à la française », parler français — et, brochant sur le tout, voyager plus ou moins régulièrement en France, plus encore qu'y avoir fait ses études — sont restés longtemps, peut-être le restent-ils encore en dépit de la massification et l'effet des médias, associés à l'idée d'une coterie distincte et distinguée (en bien ou en mal) dans ses « façons », sa manière d'être,

de se montrer. C'est en quelque sorte par rapport à cette « distinction » que s'élabore, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, mais surtout au début du nôtre, toute une mentalité (solidaire d'une imagerie) du Roumain « mal-aimé » : à partir d'un malentendu « d'origine », inéluctable, promesse non tenue du côté français, incapacité d'être à la hauteur du côté roumain, cette variante du complexe de marginalité culturelle, de « minorité » ne connaît guère qu'un seul moment d'apaisement, c'est celui de la guerre de '14–'18.

Si la mentalité en question est une élaboration plus tardive, on retrouve des éléments de ce malentendu dès les documents d'archives concernant les maîtres et précepteurs d'enfants princiers ou des boyards moldo-valaques; ils se multiplient avec l'installation d'écoles et pensionnats privés. En effet, les premiers maîtres de français (à l'égal peut-être d'autres étrangers engagés de la maison princière) ne faisaient que suivre les caprices de la destinée de leur employeur; leur statut de « domestiques » ne fait pas problème. Mais dès que nous avons à faire à des personnages arrivés pour ainsi dire de leur plein gré, et notamment pour enseigner le français dans les Principautés roumaines, que ce soit auprès des cours, dans les familles de l'aristocratie terrienne et plus encore, s'il s'agit de fonder un pensionnat ou une école privée, même avec l'appui du prince régnant, le nombre d'affaires litigieuses où ces « étrangers » s'empêchent, procès, faillites, conflits avec les administrations ou les églises métropolitaines, pour la plupart ayant des raisons économiques, devient impressionnant. Il nous permet de supposer que, dès qu'ils essayent de s'insérer dans les circuits économiques — débordant ainsi les limites de leur « distinction » socialement acceptée — de s'implanter, ces gens-là deviennent, pour la plupart, l'objet d'un rejet. Les raisons en sont, certes, diverses, elles vont de l'incompétence à la friponnerie, des incompatibilités culturelles à l'inhabileté face aux complications procédurales, etc. Cependant, qu'il s'agisse de personnes compétentes, gens d'honneur et de bien, ou de chevaliers d'industrie, aventuriers de bas étage ou bien encore de diplomates, et même de Lamartine, idole des quarante-huitards roumains, dès qu'ils « se mettent dans les affaires », que leur séjour se prolonge et leur implantation prend forme, ils se retrouvent aussitôt traités de « déserteurs de l'armée de Napoléon », « racaille étrangère venue sucer le sang du paysan roumain », stigmatisés « bon pour l'Orient », généralement de « gent sans pays ». Pas n'importe quelles affaires, par exemple : mais acquisition de biens, et tout particulièrement, de terres. On peut y voir une résistance dans l'ordre des « choses » (y compris le vocabulaire juridique, à 90% slavo-grec jusque vers la moitié du XIX^e siècle) à des « mots » intrus; ou bien, ce qui renforce notre hypothèse, l'effet d'une volonté de spécialisation (terminologie comprise) correspondant à la structure de la société citadine moderne.

D'autre part, l'excès de « distinction » est caricaturé dans la littérature roumaine depuis *Frantuzitele*⁶ de Costache Facă — une « localisation » des

Précieuses ridicules — et jusqu'aux *Nouvelles et esquisses*, voire au théâtre de I. L. Caragiale, en passant par le froumain « tel qu'en lui-même » du précepteur benêt de Vasile Alecsandri — personnage du cycle de comédies ayant pour protagoniste la faubourienne parvenue Coana Chirita⁷. Que la figure du Français apparaisse d'abord en dramaturgie, ou sur fond de dramaturgie, n'est certainement pas un hasard, on l'a vu; pas plus que le fait que les « façons » françaises soient attachées à des personnages en situation de « parvenus » sociaux. Dans le roman contemporain, la francisation imitative prend un tour plus grave, elle connote le comportement, et jusqu'au nom d'un personnage aliéné et victimisé en suite de cette aliénation dans *La Révolte* (1933) de Liviu Rebreanu. Dans *Les nuits de la Saint-Jean* (1934) de Mihail Sadoveanu, l'ingénieur français venu moderniser le pays des montagnes moldaves est à la fois fasciné par les gens qu'il y rencontre et rejeté par les lieux; ce rejet est aussi tempéré de tolérance bienveillante que l'était la satire du précepteur caricaturé par Alecsandri. Ce genre de conflit met en scène la rationalité sociale aux prises avec la sagesse ancestrale et il se loge dans l'ambiguïté du « double langage » qui nous semble être l'un des éléments fondateurs de la culture roumaine.

Le critère ou, plus exactement, la mentalité critériale qui semble associer de façon indélébile la « distinction » — cartésienne s'il en fut — de « look », de manières, de savoir-vivre « littéralement et dans tous les sens », au français-Français a resurgi après décembre '89 en des formes encore trop proches du vécu pour participer d'autre chose que du simple témoignage, forcément passionnel; ou discrètement idéologique. La « francophonie politique » par exemple, édictée par la règle des sommets. Il y a là-dedans une variante de rejet encore maquillé — donc atténué — par les arguments de la « traditionnelle francophilie-francophonie roumaine »; un rejet quand même, où c'est moins une langue — l'anglais — qui l'emporte sur une autre que ne se signalent les effets premiers, confus, de l'apparition d'une formule civilisationnelle nouvelle.

En relevant ces rejets, mesurés par la nuance, il ne s'agit pas de signaler des bouffées périodiques de xénophobie chez les Roumains, mais bien d'autre chose : à savoir, du sentiment que, dans ces cas et peut-être dans d'autres, la spécialisation dévolue au français-Français est transgressée. Le critique G. Calinescu l'a remarqué incidemment : seul l'excès contraire corrige l'excès ressenti comme tel dans la perception de l'image de soi (dans le miroir). Le « goût », la « mesure », tous de langage quant au français, semblent — mentalité traditionaliste ou véritable différence culturelle? — dans la culture roumaine, se loger ailleurs, notamment dans l'image.

Cette spécialisation est plus nette, semble-t-il, dans ses contours d'origine; car plus visiblement reliée au social, elle participe, de façon générale, d'une volonté d'ordre — plus précisément d'images de l'ordre — qui s'est manifestée dans les deux Principautés en tant que prélude à l'idée nationale. Confuse et

souvent chaotique, elle tend à combler l'absence d'une structure de « corps » distincts, voire hiérarchisés, telle que celle de l'Ancien Régime français — modèle de société centrée et que l'enseignement diffuse très tôt, ne serait-ce que parmi les élites locales.

Là encore, on pourrait ouvrir un tiroir d'histoire de plus, à partir de cette question: y a-t-il eu, chez les Roumains, une nostalgie du centre — donc, dans l'ordre de l'imaginaire, à la fois aspiration et échec — qu'aurait nourrie, sinon suscitée parmi les élites, un enseignement du et en français pour la plupart occupé par l'illustre « grand siècle » et ses leçons? D'un centre du sens autant que du pouvoir, de ses représentations autant que de ses mécanismes? Il existe bien des éléments pour ce puzzle, à réunir par un historien des mentalités qui ne tiendrait pas compte que du modèle dispensé par l'enseignement; mais aussi de « l'attraction parisienne » qui fait graviter les quarante-huitards, puis les unionistes, puis les libertaires roumains autour d'un pôle idéologique « révolutionnaire », finalement incarné dans Napoléon III. Mais aussi peut-être des complexes « provinciaux » dont témoignent, et la littérature roumaine, et les correspondances d'exilés, et la justification même de ces exils — plus ou moins célèbres — comme « refus de décentrement » (Cioran). Mais aussi, enfin, de ce que l'on pourrait appeler le complexe des deux capitales — Bucarest et Iassy en l'occurrence — ou le froumain est encore partie prenante par sa double filière, grecque et russe. Et pour conclure cette rêverie sur l'imaginaire de la marge, il suffirait peut-être de rappeler que c'est dans l'intervalle qui sépare l'Union des Principautés (1859) et la Grande Union (1918) que Bucarest se trouve consacrée capitale, « une et indivisible » sous le nom, justement, de « petit Paris ».

II

Moi je faisais les actes et Elvire faisait les scènes.

HENRI VERNEUIL — *interview reprise dans le magazine Marie-Claire, 1961*

Plus nette, disions-nous, cette spécialisation civilisationnelle du français-Français à ses débuts. En fait, plus lisible à travers les documents qui répertorient, par exemple, les rôles professionnels endossés par des Français de passage ou établis dans les Principautés Roumaines. Ce que l'on y découvre, c'est que le français-Français se logeait de préférence dans des métiers qui ont trait au comportement convivial, à l'esthétique du quotidien, à ce qu'on appelle aujourd'hui, *horrible dictu*, le « look »⁸ et à la maîtrise de la parole. Rôles d'entregent succédant à des métiers « de suite », domestiques au sens premier du terme, où, dès qu'ils prennent pignon sur rue, les Français sont non seulement recherchés, mais prospères; exclusivement urbains et, très tôt, à dominante féminine. Ainsi, pour les rôles de suite, on signale des jardiniers, plus rarement des cuisiniers,

à part les très populaires secrétaire et précepteur. Pas de soubrette, de dame de compagnie. La modiste, en échange, est très prisée et son commerce s'étend rapidement à la province. Elle tient le haut du pavé, même si dans sa boutique on ne trouve guère de chapeaux français. Jusque il n'y a pas longtemps, dans les petites villes et même dans certains villages, un magasin de chapeaux pour hommes et femmes avait pour enseigne « Modes et chapeaux » où « modes » avait le sens de « coiffures féminines ». Pas plus que le jardinier, le cuisinier français ne semble avoir pu planter son commerce dans les Principautés: la cuisine française, le jardin à la française demeurent une rareté, sinon une étrangeté jusqu'à l'entre-deux-guerres — nous y reviendrons. Pour ce qui est du secrétaire privé et du précepteur — rôles souvent perçus indistinctement lorsqu'il s'agit des suites princières —, leur relève est prise, en maison, par la gouvernante, la « madame » ou la « mademoiselle » et, respectivement, par le maître de français des écoles et pensionnats privés. La gouvernante, elle aussi, a fait long feu: il n'y a pas eu beaucoup de Françaises à jouer ce rôle, pourtant tout imprégné de français et d'éducation à la française.

Une première remarque: ce qui semble être porteur de sens froumain dans ces rôles, c'en est la figure, l'effigie, sa présence et sa prestation quant à la convivialité citadine, et beaucoup moins, sinon pas du tout, son outillage. Si l'on en croit les typologies nationales, très populaires au XIX^e et au début du XX^e siècle, celui-ci serait l'apanage, voire l'exclusivité de l'Allemand, en sa variante locale, familière aux zones à population mixte aussi bien qu'à l'ensemble du pays: « le » Français est bavard, mondain, plutôt « léger », l'Allemand, pataud, taciturne, lui, mais efficace. Modiste française, oui, mais pas de couturière, ni petite, ni grande maison et presque pas de maisons de couture tenues par des Français. La modiste ne se sert que de ses gestes, gracieux, magiques, tandis que la couture s'encombre d'un équipement tout ou presque de fabrication allemande. En revanche, la haute couture dans les deux capitales, qui est tenue essentiellement par des Autrichiens, parfois par des Hongrois, ne travaille que d'après des journaux de mode français, largement diffusés dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. La médiation viennoise demeure, en matière de couture, très marquée jusqu'à la deuxième guerre mondiale, que ce soit pour les patrons de maison, voire d'ateliers, ou bien pour le commerce même de tissus ou de vêtements « prêts » (à porter). En même temps que le label et la référence de prestige y demeurent françaises: des modèles à la réclame. Durant l'entre-deux-guerres, les maisons de couture ou les couturiers en renom, quelque fût leur origine, affichent des noms français — *Georges, Suzanne, Rose-France*, à Bucarest, dans les années '30: le privilège du « bon goût », qui surclasse, puis surdétermine le « bon ton » fin de siècle, reste indélébilement rattaché à la France, à Paris plus exactement, et on ne regarde pas de trop près à ce qu'il y a derrière l'étiquette.

Il existe cependant, dans cet ordre des rôles spécialisés, un bâtard froumain, dont la longue carrière est restée muette jusqu'à nos jours : c'est le « personnage » de la couturière en maison. Très probablement descendante de la « lingère » des suites princières cosmopolites, elle est à distinguer de la marchande de mode, et étale — c'est du moins ce qui ressort des témoignages et correspondances privées de la première moitié du XX^e siècle — avec une certaine fierté le privilège d'être « libre » — des servitudes d'un négoce — et « appelée » dans quelques familles triées sur le volet (aristocratie terrienne, grande bourgeoisie intellectuelle) qui font sa réputation; elle y est reçue en spécialiste de seconde zone, dès la fin du siècle précédent, dans les maisons où, pour sortir ou recevoir, ces dames s'habillent haute couture à Vienne, Paris, plus rarement à Londres. C'est-à-dire qu'on l'y fait venir pour la confection des vêtements « de tous les jours », pour ceux destinés aux enfants ou aux personnes âgées. La considération dont elle jouit est plus grande si, d'aventure, elle est d'origine saxonne ou bien hongroise (de Transylvanie) et ce, en dépit du fait que, dès la fin du XIX^e, « le goût allemand » en matière d'esthétique du quotidien est réputé mauvais. Fidèle et col-porteuse d'histoires intimes, rompue à la terminologie froumaine du métier et aux détails qui « font chic », la couturière en maison voit s'accroître de façon inattendue son rôle d'intermédiaire culturel à l'époque communiste. En effet, dans les maisons qu'elle a « gardées », elle est appelée à titre à la fois nostalgique et d'efficace : pour rallonger, raccourcir, rapiécer, en bref pour recycler de vieux vêtements et leur conférer un aspect « civilisé ». Elle symbolise ainsi la résistance d'un savoir-faire artisanal au prêt-à-porter connoté, surtout dans les années '50, « prolétarien ». Moucharde ou parangon de fidélité, elle est plutôt portée par le brassage social que facteur actif dans ce processus. Elle y fait passer, à travers les clivages revanchistes opérés par la « lutte des classes » les valeurs recon-nues de sociabilité d'une coterie en train de sombrer dans la démocratisation « populaire ».

A ses côtés, mais autrement actif du point de vue qui est le nôtre, un autre visage d'intermédiaire culturel, rescapé celui-ci, et d'une réelle efficacité : c'est le « ci-devant » qui « donne des leçons de français ». Il est difficile de lui trouver un nom, tant son image — pâlie par une espèce de volonté collective d'effacement de soi — est débordée par sa prestation, situées au niveau de la survie : d'où, probablement, son énergie. Il ne s'agit pas de professionnels, quel que fût leur formation, mais d'une catégorie bien plus large, où les formations sont très hétérogènes, voire complètement absentes. Deux éléments, fragiles et conjoncturels, réunissent cette diversité : c'est, d'un côté, l'appartenance de ces intermédiaires sui generis à des groupes sociaux politiquement marqués (des « ennemis du peuple ») surtout dans les années '50 et encore à l'époque du dégel. La fragilité dont nous parlions couvre en fait une mobilité sociale qui assure à ces agents du froumain leur efficacité et également, leur propre adaptation à

un « monde nouveau ». Le second élément, lui, joue sur la cohésion du groupe : il s'agit de la connaissance écrite et parlée (parfois uniquement cette dernière) du français.

Le maître de français est l'un des personnages les plus familiers depuis déjà l'époque phanariote : attaché aux enfants princiers ou à ceux de l'aristocratie terrienne, il continue à leur rester fidèle lors même que les jeunes de bonne famille se mettent à la mode des études à l'étranger. Il coexiste également avec son concitoyen, fondateur et directeur d'école privée ou de pensionnat pour jeunes filles. A l'instar de « la madame », il conserve pendant longtemps quelque chose de son rôle « de suite » : jeu sur plusieurs registres — secrétaire intime, confident, lecteur à l'occasion, etc. —, rapports familiers avec son employeur, prestige souvent, popularité toujours, fût-elle scandaleuse. C'est d'ailleurs dans ce rôle à plusieurs facettes que l'ont épinglé les diverses typologies nationales, où il se voit réserver la part majeure dans le domaine de la civilisation des mœurs : le beau parler, le bien se tenir, ce que le XIX^e siècle appelle « le bon ton » — un seul mot, « bonton », en froumain.

Ce rôle multiple est redistribué, bien entendu, à partir du moment où, d'une part, se multiplient les contacts directs avec la France et, de l'autre, l'enseignement, privé et public, récupère le français comme « langue étrangère ». Délogé de la « maison » par la gouvernante, le maître de français passe dans le domaine scolaire, en y apportant toutefois, avec ses compétences professionnelles, ce côté « éducation pour le monde » dont il ne se départira pratiquement jamais. Jusqu'au fin fond des campagnes, à l'époque de l'entre-deux-guerres par exemple, connaître (parler, lire, écrire) le français relève de l'esthétique, alors que connaître, mettons, l'allemand relève du pratique.

L'efficacité sociale de l'apprentissage du français assorti de toutes les valeurs de « civilité » et de « morale pratique » qui l'accompagnent se fait jour dès que l'on a en vue la formation des élites intellectuelles et politiques roumaines dans l'intervalle qui va de l'Union des Principautés jusqu'à la deuxième guerre. L'image du maître demeuré un peu « petit maître » se conserve dans les journaux intimes et correspondances, floue mais présente, active, à l'efficacité plus symbolique que « réelle », dans l'ensemble anonymisée par son action même sur ce terreau culturel que nous avons appelé le froumain. Or, si elle s'estompe par l'effet institutionnel — scolaire ou autre — et par l'importance de l'impact français au niveau justement des élites, cette image resurgit, à peine modifiée, reconnaissable comme si elle sortait d'une mémoire figée par l'âge, avec les « ci-devant » institués maîtres de français par les circonstances de l'après-guerre.

Ce maître nouvelle vague est souvent un fils (ou une fille) « de (bonne) famille », empêtré dans une parentèle tout « d'origine malsaine » selon la terminologie ségrégative du temps, qui lui pèse autant sinon plus que son propre passé. Dans le lot, plus de femmes que d'hommes, sans profession, épouses

ou mères de « bourgeois » emprisonnés, déportés ou simplement marginalisés en conscience. Pour la plupart, donner des leçons « particulières » de français est l'unique source de revenus, pour quelques-uns, de quoi arrondir les fins de mois. Pour tous, l'unique façon de ne pas « déroger » même si l'inscription réglementaire au fisc les assimile aux « aides ménagères ». Aussi préfère-t-on « courir le cachet », au sens le plus propre, sans le déclarer : ceci comporte parfois, à côté du cachet modique, une tasse de thé l'hiver au mieux, une relation utile pour faire passer un message au prisonnier de la famille, une requête auprès des fonctionnaires du « pouvoir populaire ». La « dame de français » ne risque pas de se faire huer en portant un chapeau : mais elle noue son fichu sur la nuque, à la paysanne, plutôt que sous le menton, « à la russe » ; le « monsieur (ou même le camarade) de français », lui, porte un gilet sous son veston, jamais de casquette. Dans le brassage social qui s'amorce au lendemain de la guerre — afflux des campagnes vers la ville ou les grands chantiers, industrialisation et urbanisation massives — ils font figure d'agents d'une langue semi-clandestine, mais aussi, et surtout, d'une culture dont le prestige n'a pas décliné. L'ouvrier devenu, par la force de son « dossier » politique, directeur d'usine ou apparatchik, fait prendre « à la maison » des leçons de français à ses enfants, bien plus par un souci d'éducation que de formation proprement dite : il est demandé au maître d'apprendre aux enfants à « aimer lire », à « traduire », à « se comporter d'une façon civilisée », surtout lorsqu'ils ont à faire à des « étrangers » — moins au pays qu'au milieu —, aux filles à « être gentilles », « sages », aux garçons à « savoir se conduire quand ils sortent avec une fille », voire à « faire un choix convenable ». A tous, de leur apprendre à « être cultivés ». Ainsi le français n'est que le véhicule, souvent même un simple prétexte pour faire passer, avec le répertoire de citations classiques, vers frappés en médaille et mots célèbres, les articles du code des bienséances, des règles de morale courante et des formules de politesse, bref, tout un savoir-vivre datant de l'avant-guerre. Le français appris « à la maison », plus peut-être que l'anglais et certainement dans une plus grande mesure que l'allemand, aiguise la conscience du double langage. Pour au moins une génération, il devient la langue de l'intériorité, un secret constitutif de la personnalité et, dans ce sens, on peut affirmer qu'il a été, dans les années '60, un facteur important de promotion sociale. Il suffit de rappeler que — dans un contexte différent, mais non sans liaison avec celui dont nous parlons — il était courant, dans les familles de la bourgeoisie intellectuelle de l'entre-deux-guerres, de parler français, et uniquement français, « devant les domestiques et les enfants » et ce, même en Transylvanie, où l'ambiance était pourtant multilingue. Aussi est-il vraisemblable que le prestige du français ait, pour une période assez longue, nourri la réticence, la « honte » des enfants et des jeunes à « mal parler », à « mal s'exprimer », à « ne pas faire preuve de connaissances » en public.

Il y a, dans ce français de la traversée du désert, toute une part de bovarysme qui mériterait une étude à part entière ; et ceci, essentiellement parce qu'il est devenu une langue de bois. En ouvrant sa sacoche, ou simplement la bouche, le « monsieur », la « dame » de français en tirait une langue « telle qu'en elle-même l'éternité... », parfaite en l'absence de son territoire, immortelle par ses illustres. En soi, une espèce renouvelée de latin. Coupés de leurs références et de leur usage autre que livresque, des mots mystérieux, ne tenant pas d'une expérience des choses mais de la capacité encyclopédique de chacun, venaient alimenter une fiction légitimée par la seule et implacable rigueur des règles grammaticales ; avec sa syntaxe impitoyable, ses registres Ancien Régime et son exemplarité anthologique, le français exclusivement littéraire, véritable monument aux morts, a perdu en tant que langue, justement ce qui avait fait sa vitalité pendant plus d'un siècle et demi, c'est-à-dire son usage civilisationnel. Le dégel a constitué une espèce de « fausse sortie » du tunnel de la désynchronisation. Parmi les élites intellectuelles, l'expérience idéologique du structuralisme a déterminé, a concerné et travaillé une génération sans mémoire, passée au lavage des cerveaux et, en fin de compte, en grande partie piégée par les idées de la gauche française. La véritable sortie du tunnel, massive, illusions perdues et retrouvées, est en cours : c'est le pari modèle américain-modèle européen. Le froumain n'y fait peut-être que commencer une carrière au grand jour.

III

Aime l'étranger qui est en toi.

MAXIME LE CONFESSEUR

Même si, par son statut, le froumain est surtout dans l'image et la parole, on le retrouve aussi bien dans les idées et dans les livres. Des livres français, en français, prennent place très tôt — dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle — dans les bibliothèques des princes et des grands boyards des Principautés. Il n'est pas rare d'y retrouver des ouvrages osés, voire athées, qui, même dans la France travaillée par les Lumières, jouissent d'un public restreint. Traités d'économie et de législation, philosophie sensualiste de la dernière heure, Voltaire et l'abbé Raynal voisinent — très probablement, en livres du « second rayon » — avec Marmontel, Prévost et Louvet jusque chez les grands prélats de l'église orthodoxe. Livres d'auteurs et refontes, littérature de colportage, almanachs et tomes disparates de l'*Encyclopédie*, pêle-mêle, c'est la marque la plus frappante des débuts de la « synchronisation ». Des lecteurs et de leur choix de lectures aux listes de souscription et bons de commande, toute cette problématique, assise sur le témoignage rassurant des « faits » et « preuves », a été explorée à fond. Deux remarques s'imposent cependant en marge, et qui ouvrent sur une perspective

peu fréquentée jusque là. Dès le début du XIX^e siècle, le livre français progresse dans les Principautés, flanqué, pour ainsi dire, de ses traductions. Certes, la traduction — tout comme l'enseignement d'ailleurs — est dans la vocation des « petites cultures », Huizinga l'a fait remarquer depuis un moment; le prince dragoman de l'époque phanariote nourrit un modèle mental valable⁹, en des variantes sans doute assez proches, pour l'ensemble de l'Europe orientale.

Mais il y a plus, pour les Principautés Roumaines en tout cas. Traductions ébauchées, inachevées, restées en manuscrit ou simplement dans l'intention, ou bien traductions à succès fou, en d'innombrables rééditions — c'est le cas, entre d'autres moins spectaculaires, du *Télémaque* de Fénelon, véritable catéchisme du français tel qu'enseigné par les précepteurs et maîtres privés au long d'un bon demi-siècle — ce qui importe et frappe, sur le plan culturel, c'est le fait que lire signifie en grande partie traduire. S'il existe une particularité de « nature » du lecteur qui soit valorisée pleinement dans la culture roumaine, c'est bien celle de traducteur: immédiat, généreux et négligent, efficace ou gaspilleur, fidèle à un public ou insoucieux de son sort, philologue scrupuleux ou amateur de succès mondain, peu importe. La traduction a partie liée avec la lecture, quelle que soit sa qualité ou même sa simple expression. Sous cet angle-là, il est évident que ce qui est recherché dans la lecture des livres, français en l'occurrence, ce sont avant tout les idées et moins, ou pas du tout, les formes. Le fait est patent surtout en matière de littérature, et particulièrement de théâtre: l'« adaptation », la « transposition » y ont sévi jusque il n'y a pas longtemps, de même que le principe de la sélection anthologique (« *les plus belles pages de...* »). Il suffit de rappeler que l'on ne rencontre quasiment aucune traduction réalisée avec le scrupule philologique requis avant la période de l'entre-deux-guerres et que des *Œuvres complètes de...* encore moins dans une édition critique, sont inexistantes avant les années '60. D'autre part, tout jugement esthétique un peu strict demeure consterné à un moment ou à un autre, autant par la qualité des traductions publiées que par ce que des poètes comme Héliade, et même Eminescu, choisissent de traduire du français.

Mais la question n'est pas là. Elle est, d'une part — qui concerne justement la « caducité » rapide des traductions — dans l'évolution du roumain littéraire et de la mentalité de l'institution littéraire en Pays Roumains. D'autre part — celle qui nous intéresse ici —, il s'agit du fait que, dans cette quasi-simultanéité lecture-traduction, dans cette recherche coûte que coûte de l'idée au mépris ou dans l'ignorance des formes — et les choix déterminés notamment par l'idéologie morale ou par l'idée nationale le prouvent abondamment —, on peut déceler la persistance d'une mentalité qu'à défaut d'un autre terme, on appellera « contenuiste »: profondément enracinée, semble-t-il, dans l'orthodoxie *lato sensu*, et comme telle, opaque ou bien divergente par rapport à l'idée d'une latinité où le français trouverait sa place « naturelle » et, plus particulièrement, formalisante,

la place dévolue à un modèle mental. Or, cette mentalité est mal appropriée au « génie » de la langue française — le terme ne conserve ici que son sens classique, purement instrumental — tout de « clarté » et de « distinction », cartésien bon teint bien au-delà de Hugo et Baudelaire, scrupuleux sur les genres, les registres et les niveaux, tel qu'issu de l'Ancien Régime et de sa structuration par corps. Et, de plus, surdiscriminé, surfragmenté pour ainsi dire en vertu des principes pédagogiques régissant son apprentissage en tant que langue étrangère. Ainsi s'expliquent, pensons-nous, les incongruités des bibliothèques moldaves et valaques des débuts de la modernité, toute la « Schwärmerei » nationaliste et unioniste post-quarante-huitarde soumise à l'arbitrage de l'« empereur des Français », peut-être aussi des « cas » tel celui de Panait Istrati sous l'angle politique, etc. Et, pour avancer encore plus dans cette hypothèse, ce que la mentalité contenuiste viserait à travers le livre français ce serait plutôt le discours d'idées que l'idée elle-même: des mots plutôt qu'une syntaxe, l'argumentation et la casuistique plus qu'une logique théorique. En bref, l'exemplarité plus que la vérité. Aussi y voit-elle un facteur d'extériorité, au sens plein des termes. Qu'il s'agisse, dès l'aube de la modernité et jusqu'à nos jours, de poser des « apparences » pour une (ou des) « essence(s) », des « modes » pour un « être », une distance « étrangère » pour une « proximité », il est moins important, semble-t-il, au vu de cette mentalité, de définir ces variantes d'extériorité que, passionnément, de les adopter ou de les contester: d'où le « snobisme », les « manières copiées » ou, au contraire, le leit-motiv langoureux de la « France, grande sœur », le complexe du mal-aimé roumain etc.

Il est peut-être plus aisé de saisir cette mentalité à travers ses formes de contestation passionnelle, même si celle-ci est pratiquée à partir de positions différentes, voire opposées. Ainsi, par exemple, du militantisme esthétique de l'école littéraire Junimea, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, auquel pourtant la littérature roumaine est redevable non seulement de ses « classiques », de Eminescu à la constellation multiforme de l'entre-deux-guerres, mais aussi — surtout peut-être — de la maturation de sa conscience critique. Cette véritable réalisation institutionnelle, Junimea l'a obtenue par une critique inflexible des « formes sans fond ». Or, celles-ci sont traquées dans des éléments où l'empreinte du français est évidente: de la « frivolité » des faiseurs de pièces à l'« amateurisme » littéraire, aux « emprunts sans nécessité », dictés par le seul souci de « recueillir des applaudissements », et surtout, à l'« insupportable souci de pédagogie morale » qui tient à inculquer à tout venant de « fausses manières ». La convivialité même instaurée par le groupe, volontairement élitaire, promeut par des critères très stricts un lecteur cultivé, voire professionnel, volontiers solitaire et se situant « au-dessus de la mêlée », lisant et écrivant — à la limite, certes — pour un double qui partagerait son intériorité créatrice et au mépris d'un public enfantin et « sans discernement », manipulé par les « modes »,

« bavard », « féminisé ». Tous les ingrédients de la légende eminescienne se retrouveront là-dedans. Notons aussi, au passage, que la doctrine junimiste s'élabore sous un horizon que nous appellerions aujourd'hui européen : globalement germanique quant à la formation, mais où le français — maîtrise de la langue, lectures, éducation, etc. — compte pour une part notable.

Un peu plus tard, vers la fin des années '20, les choix encore plus passionnels que le critique Paul Zarifopol — autre exemple — opère dans la littérature française font affleurer cette même mentalité : à partir, cependant, de positions doctrinales différentes, proches à certains égards de celles de l'abbé Bremond : moralisme de type classique, psychologisme stendhalien sont taxés par Zarifopol de « frivolités », ravalés au rang de « médiocrités littéraires », « le lyrisme de Claudel frôle celui des *Deux orphelines* », etc.

A quoi tient, jusqu'où plonge ce « contenu », cette intériorité à la fois floue et dure, une et agglomérée, insaisissable et présente, il n'est pas dans notre propos de le déterminer. Là-dedans, toute idée hiérarchique, d'ordre de préséances, fondatrice pour le social français même au-delà, en aval de l'Ancien Régime, est absente. Est-ce du fait de l'absence d'un « centre » ou bien cette absence, inversement, en est-elle l'effet ? Une réflexion sur « l'homme intérieur » propre à la spiritualité orientale et, conjointement, sur la structure scalaire de son monde pourrait peut-être nous renseigner sur ce que « contient » cette extériorité. Qui est, elle, ou peut être revêtement — armure ou uniforme, rôle, formule de sociabilité ou art du paraître, regroupement par similarité ou étayage d'un biologique fragile. Or, ce corps, à couvrir de signes pour l'offrir à la lecture et au décryptage des civilisations occidentales modernes — à l'heure de la « synchronisation » —, ce qu'on appelle « l'esprit byzantin » s'est attaché par une longue élaboration justement à le désaffecter : par la double postulation — ou encore le double langage — aux confins du laïque et du religieux, en sacralisant la terre et en enclavant le principe hésychaste de la déification de l'homme entre d'autres pratiques. Comment donc, sans malentendu, sans crispation et sans « malamour », faire coïncider des rythmes culturels si différents, même dans la « longue durée » dont l'homologue oriental semble être, justement, la « longue patience » ?

Toujours est-il que le français, par son accueil dans les Pays Roumains, par sa spécialisation civilisationnelle, a partie liée — et elle est de taille — avec l'édification de son extériorité pour ainsi dire « contenant » et ses représentations. Les « états » du roumain sont moins solidaires d'un moment historique ou d'un autre où les choix d'une pensée claire, politique, historique ou autre sont fixés, textes et documents à l'appui. Ils le sont davantage de l'interstitiel culturel, des harmoniques ou du silence ou encore des interprétations de ces faits, de ce qui les déborde et ressortit du psychologique, du figuré, du légendaire.... Un exemple, en coup de sonde à travers ces « strates géologiques » par lesquels

Cioran (*Histoire et utopie*) caractérise, amèrement mais non sans justesse, la culture roumaine. Précepteur, maître de français ou gouvernante, « dame de français » ou philologue francisant, il est surprenant de constater la « pâleur », le manque de consistance et d'échos de ces rôles par rapport à l'éclat brillant de quelques têtes d'affiche, d'Anna de Noailles à Ionesco, d'Istrati à Lucian Pintilie en passant par Fondane, Hélène Vacaresco, etc. Pourtant, c'est à ces rôles que se mesure la profondeur d'un terreau culturel sans lequel les stars n'existeraient pas. Et, d'autre part, cette inconsistance — incertitudes axiologiques locales ? aspiration inassouvie à la reconnaissance par l'Autre ? les deux ? — se trouve en quelque sorte en proportion inverse par rapport à la portée, aux effets de leurs prestations, à la rapidité, défiant les décennies, de diffusion de ceux-ci. Il était, semble-t-il, « naturel » de parler français en Roumanie, et ce, jusqu'au lendemain de '89 sans discontinuer : les Français qui ont débarqué en foule dès les jours chauds de décembre en ont fait, éberlués, l'expérience jusqu'au fin fond des campagnes. Ce « naturel » français de prime abord, du rituel d'introduction date de la génération des « bonjouristes » qui a préparé et accompli 1848 ; qui l'a aussi en partie raté, mais pas l'appropriation des discours libertaires français, non plus que la naturalisation des formules de salut, d'appellatifs de la moderne urbanité, très vite connotés socialement, puis des néologismes de tous bords.

Parmi ces appellatifs, il y en a un, de nos jours plus vital que jamais semble-t-il, et dont la fortune en dit long sur les « relations de parenté » avec le français, telles que représentées dans l'imaginaire linguistique roumain. Il s'agit du vocable « tante ». Présent très tôt — avant l'Union même — dans les mémoires et correspondances privées des intellectuels moldaves et valaques, le terme y conserve sa référence ainsi que sa forme française. Mais rapidement, il en vient à substituer son équivalent roumain qui, dès la fin du XIX^e siècle, se restreint à la stricte description généalogique et se cantonne dans le parler campagnard ; il est accepté plus rarement dans les milieux urbains en tant qu'appellatif adressé, par politesse, à une femme âgée, de condition sociale inférieure. A remarquer que la destinée de l'« oncle » ne suit absolument pas celle de son féminin. A la ville, la référence de la « tante » s'élargit après la première guerre mondiale ; dans les années '20-'30, le terme en vient à désigner, soit dans sa forme française soit roumanisé « tanti », une femme connue ou amie de la famille, mais extérieure à celle-ci. Tout lien de parenté disparaît. La familiarité y est surclassée par la révérence, quel que soit l'âge de la personne en cause. Et c'est ainsi que « tanti » — la forme française « fait snob » déjà dans les milieux intellectuels de l'avant-guerre — en arrive, à travers la longue période où il était obligatoire de donner du « camarade » en toute circonstance hors familiale, à maquiller, puis finalement à remplacer, par politesse, l'infamant « doamna » (« madame ») jusque dans

les campagnes les plus reculées, jusque chez les enfants de la rue : plus vivace, plus profondément planté dans le social. Ce terme y est encore.

*

Je me sens ou trop léger, ou trop lourd !...!
 IONESCO, *Passé présent, présent passé*

La gêne, le carcan de la polarité, c'est ce que dit Ionesco dans toute son œuvre. Il y a une polarité fondatrice du froumain : le « mot » d'Étiemble, cueilli pour sa fortune, mais accolé à une « chose » à laquelle nous avons cherché à l'adapter, puisqu'elle n'a pas encore de nom. Or, pour sortir de la polarité, celle-ci ou une autre, il ne suffit pas d'en recoller les bouts avec insouciance par un « à-la-fois », terme qui n'a « ni feu ni lieu ». Cette question, Ionesco l'a résolue à sa manière : en l'assumant. En négateur, dans le roumain percutant et dur, pétri de style et d'argumentation iconoclaste de ses écrits de jeunesse ; en dramaturge — donc en « faiseur d'actes » — dans un français primaire, disloqué, absurde indistinction de comique et de tragique si peu appropriée au français sur sa scène propre ; en témoin, de soi et du monde, dans le froumain variante majeure de son inouïable autobiographie : langue française élémentaire, de manuel pour débutants, 3000 mots à peine (comme Racine), et que tout Roumain comprend *sans connaître le français*, puisqu'il s'y retrouve dans les fantasmes de boue et de ville-lumière, de légèreté et de pesanteur, de paradis perdu de l'enfance, dans l'alternative remords-regrets, dans l'amour — humour — humeur, le saupoudrage de mots et calques et jusque dans la tonalité de prière pour « un miracle » ou pour « le bon usage de la vieillesse ».

Mais Ionesco tout seul ne fait pas le froumain, même s'il s'en compte des dizaines de milliers en Roumanie. Le froumain appartient à tous, est fait par tous, à divers titres et en divers temps : il tient au lieu linguistique sans y être entièrement. Et, on l'a vu, se loge autant dans l'adaptation, l'adoption, que dans le refus, le choix qui l'exclut et qui se porte un peu à l'écart, non sur l'Autre, mais sur l'Autre de l'Autre. Dans les années troubles de l'avant-guerre, la « légèreté », la « mondanité écervelée », l'« insupportable féminisation » des milieux francophiles y ont été pour quelque chose dans la « sympathie » éprouvée par bon nombre d'intellectuels roumains pour les idées national-socialistes, voire pour le mouvement légionnaire. Trente ans après, la génération du dégel s'est trouvée elle aussi prise au piège de la gauche, même du gauchisme français, pour avoir épousé, par réaction anti-communiste, l'idéologie structuraliste. A l'autre bout du culturel, on s'aperçoit que la célèbre cuisine française n'a pas pénétré jusqu'aux tréfonds des usages roumains : pas de cuisine au beurre, au vin, pas de fromage en fin du repas, de soupe le soir. Des adoptions, si : les « airs de fête », la légèreté justement — le soufflé, le feuilleté, — mais pour

des plats et gâteaux venus d'ailleurs — ; le « gainé » pour réjouir les yeux du palais, les « liants » pour les occasions. Rare, récent et taxé de « snob » est aussi le mobilier français — tables rondes, juponnées, cheminées avec pendule et glace, etc. Dans ce domaine, tout, ou presque, est filtré par Vienne. Et ainsi de suite.

La faille ou le défaut qui fait du froumain un bâtard, un marginal, un excentrique remonte à la distinction kantienne entre *Sittlichkeit* et *Moralität*. Et avec cela, nous risquons de revenir à la polarité qu'en d'autres termes, C. Noica a reposée en parlant de rupture roumaine entre orthodoxie et latinité. Le froumain n'y aurait qu'à perdre de sa familiarité, de son « naturel » qui consiste, par exemple, à s'asseoir spontanément, à la terrasse d'un café de Bucarest, face à face, même front contre front, souffle et paroles emmêlés, tandis qu'à Paris on s'y installe en devanture, profils alignés, pour regarder la rue ; ou qui consiste encore, à ne pas déborder son lit à Saint-Malo, pour s'enrouler dans les couvertures comme un berger des Carpathes dans sa houppelande.

Si, dans ce travail, nous avons quand même préféré saisir le froumain à la trace dans l'ordre des choses plutôt que dans celui des mots, c'est parce que les mots du froumain — parlé ou écrit, jargon ou pidgin, la piste linguistique stricte ne laisse pas beaucoup de place à l'imaginaire — sont mal à l'aise dans leur demi-mesure, c'est-à-dire dans un texte *en français*. Il s'y perd la saveur des connotations, appartenant à une langue mais tressées dans la topique de l'autre, le plaisir papillaire d'un tour de phrase que l'Autre fait venir à la bouche plus facilement que ne le fait le Même, le clin d'œil complice dont s'accompagne la différence linguistique et qui s'avère capable de désamorcer les pires tensions du Propre : en les éparpillant, en jouant avec dans un espace élargi par l'imagination et la vue intérieure. On peut toujours rêver d'une « Babel après Babel » bruisante, mais pacifiée, grouillante et cependant aimantée. Il est vrai que George Steiner ne laisse guère à cet égard que l'espoir d'un labeur de Sisyphe. La rêverie, elle, s'accommode aussi bien des universaux que de la petite histoire, c'est une affaire d'énergie culturelle et celle-ci procède par pulsations : et il suffit d'écouter un rythme pour s'y faire. Les enfants des émigrés roumains, parlant le froumain, diront s'il aura vécu ou bien s'il est en train de devenir un patois européen.

Notes

1. Son agent surtout puisque le grec, enclavé dans les ports danubiens et maritimes et aussi dans des villes de frontière telles Brasov, demeure la langue des très nombreuses communautés grecques sur le territoire roumain.

2. Approximation dans un double sens : à la fois territorial (voyages ciblés, communication directe, intentionnelle) et fictif d'une frontière-espace d'expérience. Il s'agit, certes, d'une

frontière imaginaire, saisissable par une vue cartésienne « claire et distincte », mais découpant sans ambiguïté une Europe aux voisinages électivement et exclusivement culturels.

3. Mentionnons qu'il y a très peu, ou presque pas de trace dans les archives d'avant les premières décennies du XIX^e siècle, de documents de commerce, contrats d'affaires, etc., rédigés en français, à l'usage de Français.

4. Espèce moderne de *koïné* du « camp socialiste » et dont le statut a frôlé de près, semble-t-il, celui du grec à l'époque de la domination ottomane.

5. Le paradoxe se résout si l'on pose que, effectivement, la traduction est un élément constitutif de la culture roumaine moderne: une partie insigne de son être.

6. 1833, publ. 1860; le titre, en traduction approximative, serait *Les demoiselles aux façons françaises*, mais le sens en serait plutôt *Les mijaurées*.

7. L'actualisation du personnage (sous le nom de Coana Manda) se retrouve, froumain en pointe, dans les premières émissions du poste Free Europe « pour l'Europe occupée » (1948–1951); la « lutte des classes » et sa langue de bois y sont caricaturés au second degré par un froumain « vulgaire »; Tzara et Ionesco en auraient fait leurs délices: l'un n'y était plus, l'autre pas encore. L'histoire roumaine est pleine de ce genre d'absences d'à propos, raison pour laquelle le mot lui-même y est un calque du français.

8. Même si les vêtements citadins « à l'européenne » ont été appelés tout au long du XIX^e siècle, plus tard encore dans les campagnes, « vêtements allemands ».

9. Adopté par tous les créateurs de langages, presque sans exception, tout au long du XIX^e et du XX^e siècle et professionnalisé pour ainsi dire à part entière à l'époque communiste.

Bibliografie sélective

1. BATAILLARD, Paul *Les Moldovaques*, Paris, 1856
2. BELLANGER, St. *Les étrangers à Paris. Les Moldovaques*, Paris, 1842
3. BOGDAN, M.A. *Orășul Iași, odinioară și azi. Monografie istorică și socială*, București, 1914
4. FILITTI, I.C. *Rôle diplomatique des Phanariotes. 1700–1821*, Paris, 1901
5. GHICA, D.I. *La France et les principautés danubiennes, 1789–1815*, Paris, 1896
6. IORGA, N. *Relations franco-roumaines*, Iași, 1917
7. IORGA, N. *Scrisori vechi de studenți*, București, 1934
8. MARCILLON, U. de *De l'instruction publique en Valachie*, Bucarest, 1856
9. OȚETEȚA, A. *Înfântarea Consulatelor franceze în Țările Române*, București, 1952
10. ȘION, G. *Suvenire contemporane*, București, 1888
11. ZELETIN, St. *Burghazia română*, București, 1925